

temps, ont déchiré le voile qui nous cachait les éternels mystères. Tous deux ont plongé leur regard jusque dans les cieux et tous deux ont contemplé "l'Agneau immolé dès le commencement du monde." Écoutons-les l'un après l'autre, le premier avec sa logique serrée, le second avec sa parole aux chaudes couleurs.

"Nous avons, dit saint Paul, un Pontife souverain, Jésus, Fils de Dieu, qui a pénétré dans le ciel, et qui, ministre du Sanctuaire et du véritable Tabernacle, est assis à la droite du trône de la grandeur suprême. Là, notre précurseur Jésus est entré, constitué Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, pour l'éternité. Or, tout prêtre est établi pour offrir des dons et des victimes. Jésus-Christ donc, lui aussi, avoir au ciel quelque chose à offrir. Et en effet, c'est dans le ciel même qu'il apparaît maintenant pour nous devant la face de Dieu, toujours vivant afin d'interpeller pour nous."

Plusieurs chapitres de l'Épître aux Hébreux sont consacrés au développement de cette doctrine, mais ces quelques textes, groupés de la sorte, suffisent à mettre en lumière le raisonnement de l'Apôtre et la substance de sa doctrine.

Jésus-Christ, dit-il, a reçu un sacerdoce qui ne doit pas finir. Au ciel donc, dans ce Saint des Saints, ou il est assis à la droite du Père, non seulement il garde la dignité inaliénable de son sacerdoce, mais il en exerce et en exercera éternellement les fonctions. Non pas qu'il y offre un sacrifice nouveau, non pas même qu'il y reproduise, par un acte spécial, son sacrifice du Calvaire, comme il le fait ici-bas sur l'autel. Non ! le ciel n'est pas le lieu des actions sacrificiales, parce que ce n'est le lieu ni de la mort ni des anéantissements : *Christus resurgens et mortuus jam non moritur*. Mais au sein de sa vie glorieuse, notre Pontife Jésus représente sans cesse à la Trinité la mort qu'il a subie sur la croix ; sans cesse il apparaît devant la face de Dieu, *apparet vultui Dei*, avec les marques extérieures de son immolation et les mérites extérieurs consommés au Calvaire ; sans cesse enfin, s'appuyant sur ces mérites infinis, il intercède pour les hommes, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

Cette interpellation n'est pas une simple prière, elle est un acte sacerdotal formel et explicite, un acte de médiateur, Elle a son principe et puise son efficacité dans le sacrifice sanglant dont elle est comme une continuation ; et saint Thomas, avec son incomparable précision théologique, nous enseigne qu'elle a lieu de deux manières : d'abord par la *représentation* de l'humanité sacrifiée du Christ (ainsi que nous venons de le dire), puis, par l'*expression actuelle et positive* du désir que sa très sainte âme a toujours eu de notre salut.

Après l'Apôtre des nations, entendons le Prophète de Patmos, ou plutôt contemplons le vivant tableau qu'il nous trace d'une de ses visions :

"Et je vis, et voilà qu'au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau se tenait comme immolé... Et il vint, et il prit le livre de la droite de celui qui était assis sur le trône. Et lorsqu'il eut pris le livre de la droite de celui qui était assis sur le trône. Et lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des Saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été immolé et que vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang... Et je vis, et j'entendis, autour du trône et des animaux et des vieillards, la voix de beaucoup d'anges, et leur nombre était des milliers de milliers, disant d'une voix grande : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur et bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre et sous la terre, et sur la mer et en elle, je les entendis toutes disant à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau : Bénédiction et honneur, et gloire et puissance dans les siècles des siècles. Et les quatre animaux disaient : Amen. Et les vingt-quatre vieillards tombèrent sur leur face et adorèrent le Vivant dans les siècles des siècles."

Assurément, il n'entre pas dans notre plan de tenter une explication détaillée de cette splendide vision ; mais de son texte se dégagent plusieurs conclusions importantes qui vont droit à notre sujet, et qu'il nous faut retenir.

D'abord, la forme sous laquelle se présente le Sauveur est celle d'un agneau qui apparaît "comme immolé, *tanquam occisus*." Sans doute, cet agneau est debout, et il est vu non pas comme actuellement égorgé, — ce qui serait une contradiction. — mais avec les traces des nombreuses blessures qui rappellent sa mort. Il est donc là sous les traits et dans l'état d'une victime.

Du reste, c'est de son sacrifice qu'il tire toute sa vertu. S'il peut ouvrir le livre scellé, s'il est digne de recevoir les sept grands attributs, la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction, c'est qu'il a été immolé : *quoniam occisus est*.

Enfin, les prières des "Saints" qui sont sur la terre, c'est-à-dire des fidèles, présentées d'abord dans des coupes d'or par les vingt-quatre vieillards, c'est-à-dire par les Saints qui sont au ciel, n'arrivent jusqu'au trône de Dieu que par l'Agneau, lequel garde ainsi dans les cieux son rôle de Médiateur et d'Intercesseur.

Et qu'on ne s'imagine que ce soit là une page isolée, dans le livre de l'Apocalypse. Plus de trente fois, Jésus-Christ y est désigné sous le nom d'Agneau. Même au sein de sa gloire, au milieu des splendeurs les plus éblouissantes, il porte toujours les insignes de sa mort : "Je vis le ciel ouvert, et voici que s'élançait un coursier blanc ; son cavalier se nomme le Fidèle, le Véristique, le Juge équitable, le Vainqueur. Il était couvert d'un vêtement teint de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu."

Ce sang divin répandu pour nous, tous les Saints l'adorent ; c'est en lui qu'ils ont lavé leur robe et purifié leur âme ; c'est par lui qu'ils ont vaincu "l'accusateur de nos frères" ; c'est grâce à lui qu'ils sont purs et bienheureux. Ce sang a une vertu éternelle, et pendant les siècles des siècles, nul ne pourra l'oublier.

II

Résumons et précisons toute cette belle doctrine.

Au ciel, il n'y a pas un sacrifice nouveau. Il n'y a même pas un sacrifice proprement dit, comme sur la croix et comme à l'autel ; car le temps des immolations n'est plus. Qu'y a-t-il donc ? Il y a l'éternelle apparition devant Dieu de la victime autrefois immolée, l'éternelle représentation du sacrifice sanglant et son éternelle efficacité.

Au ciel, et à jamais, Jésus-Christ porte les glorieuses cicatrices des blessures reçues pour nous. Dans ce ciel dont il est la lumière, son humanité garde éternellement les stigmates sacrés ; ils sont une partie de sa gloire, un rayon de son aurore, un témoignage de ses douleurs, comme ils ont été un instrument de sa rédemption. Toujours il montrera à Dieu son Père ce prix de notre liberté ; toujours il pourra dire aux célestes phalanges ce qu'il disait à l'Apôtre incrédule : "Venez, mettez là votre doigt ; approchez votre main et placez-la dans mon côté. Ne suis-je pas votre Jésus ? Ne suis-je pas votre Crucifié ?" — Et toujours aussi, les Saints chanteront le *Dominus meus et Deus meus* : oui, c'est bien Lui, c'est le Seigneur, c'est le Dieu qui a souffert, c'est le Rédempteur !

En demeurant ainsi, sous le regard de Dieu et sous les regards des élus, avec les remarques authentiques de ses souffrances, Jésus-Christ représente vraiment son sacrifice. Dans ce temple infini qui est le sein de la Divinité, non seulement il est l'éternelle Louange et l'éternel Médiateur des hommes, mais il ne cesse d'apparaître comme victime, — non pas encore une fois, comme victime actuellement sacrifiée, mais comme victime jadis immolée et désormais vivante, en pleine possession de tous ses mérites. De la sorte, il continue son sacrifice sous la seule forme qui soit compatible avec l'état glorieux, et il en éternise les effets. Là, comme sur la croix et comme à l'autel, il adore, il remercie, il demande. Tant que des hommes, et par conséquent des pécheurs vivent ici-bas, il intercède pour eux, et pour eux crie miséricorde ; il est notre avocat auprès du Père et une propitiation pour nos péchés. Plus tard, quand le monde présent aura

pris fin, lorsque dans l'enceinte du ciel sera réunie la totalité des élus, la représentation du sacrifice continuera encore, elle continuera pendant l'éternité, mais de l'autel céleste, mais du trône de l'Agneau ne s'élèveront que l'adoration et la louange, l'*Hosanna* et l'*Alleluia*. Ce sera la religion du ciel, le culte éternel et parfait rendu à Dieu par le Chef de la création glorifiée. Et les Saints, "qui sont tous prêtres," s'uniront au Pontife parfait, offrant par lui tout leur être, leurs anéantissements, leurs joies, leurs actions de grâces, louant Dieu à jamais de la Rédemption qui les a sauvés, et célébrant à l'envi le Rédempteur.

Puis, après avoir, sur la terre, communiqué à la Victime dans son état d'obscureté, il communiera à cette même Victime dans son état de consommation et de gloire ; car "le même pain des anges que nous mangeons maintenant sous les voiles sacrés, nous le mangerons alors sans aucun voile," dit le concile de Trente.

Vérité très douce ! Il y aura au ciel une communion incessante dont celle d'ici-bas est le gage, et qui sera l'éternelle vie des élus. Au moment même de l'institution de l'Eucharistie, Jésus-Christ fit, à deux reprises, une allusion prophétique à cette communion des cieux. A peine à table, il s'adresse aux Douze : "J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir, car je vous dis que désormais je ne le mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume des cieux." Jusqu'à ce qu'elle soit accomplie ! C'est donc au ciel qu'aura lieu son achèvement. Sur la terre, tout n'est qu'à l'état imparfait, même Jésus ; le mode eucharistique est une forme amoindrie qui ne saurait être définitive. La Pâque ne sera plénière que dans la gloire, où il n'y aura plus d'ombres ni de figures : *cum nos preparati fuerimus ad capiendum Pascha plenum*.

Un instant après, ayant fait passer à tous les Apôtres le calice consacré, Jésus ajouta : "Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. On le voit, le divin Maître insiste, il semble se complaire dans cette pensée de la communion céleste. Très souvent d'ailleurs, soit dans les paraboles de l'Évangile, soit dans les visions de l'Apocalypse, les délices du ciel sont comparées à celles d'un festin.

Est-ce à dire que la communion éternelle ressemblera à nos communions d'ici-bas ? Substantiellement, oui ; car nous y posséderons le même Dieu, mais la manière dont nous le posséderons ne sera certainement plus la même. Tout ce que la communion de la terre a d'imparfait ne saurait se retrouver au ciel. Sur la terre, elle est un acte transitoire ; au ciel, elle sera un acte perpétuel. Sur la terre, nous recevons Jésus, mais sans le voir et quelquefois hélas ! sans beaucoup l'aimer ! au ciel, nous le posséderons dans la pleine vision et dans le plein amour. Sur la terre, il vient à notre âme par l'intermédiaire de notre corps ; au ciel, l'âme le recevra directement, à la manière des anges : *panis angelicus, angelorum esca* ! Sur la terre nous participons au sacrifice du Christ ; au ciel, nous participerons à la gloire et au bonheur mérités par ce sacrifice. Il ne faut donc pas nous figurer la communion du ciel comme une manducation de la victime. Non, s'il y a manducation, — pour retenir le mot du concile de Trente, — c'est une manducation toute spirituelle, sans voile, sans intermédiaire et sans fin. La communion du ciel, en un mot, c'est l'acte éternel par lequel les élus ne font qu'un avec Jésus, et par Jésus avec Dieu, l'acte par lequel ils réalisent la prière du Sauveur à son Père après la Cène : "Quo tous soient un, Père, comme vous l'êtes en moi et moi en vous ; qu'eux aussi soient un en nous !"

Mais l'unique source de cette unité avec le Sauveur, et par le Sauveur avec Dieu, sera toujours le sacrifice qui nous a sauvés. Par conséquent l'Eucharistie de nos autels n'est pas seulement un mémorial qui nous rappelle la mort du Christ, elle n'est pas seulement la nourriture de nos âmes voyageuses, elle est encore un prophétique emblème de l'avenir, le symbole de ce grand festin des noces de l'Agneau dont parle le Prophète de Patmos : *cenam nuptiarum Agni, cenam magnam Dei*.

Ah ! cette communion éternelle, qu'en

pouvons-nous dire ici-bas ? Nous l'entrevoions, nous en rêvons, nous en balbutions, et c'est tout ! Ce n'est point assez, sans doute, mais que du moins les ravissements entrevus aiguillonnent nos desirs et ravivent notre courage ! Elles seront si heureuses, les âmes qui, parvenues au terme de leur course, pourront montrer, elles aussi, les traces de leurs combats, les cicatrices des blessures reçues pour Jésus, les stigmates d'un amour qui a lutté pour rester fidèle, qui s'est sacrifié pour rester pur ! Plus semblables au Rédempteur, portant comme lui les marques de l'immolation, elles communieront plus abondamment à sa vie glorieuse. Saint espoir ! assurance bénie qui rend vaillante la marche en avant ! La route est longue peut-être, peut-être abrupte et sans ombre ; qu'importe, puisqu'elle mène au Sanctuaire où la Victime est vue face à face, possédée pleinement, aimée pour toujours ! Plus de croix ni de bourreaux, plus de douleurs, de larmes et de sang comme au Calvaire ! Plus d'apparences obscures comme au Tabernacle ! Tout est transfiguré, la Victime dans la vie, le sacrifice dans la gloire : "J'ai été mort, dit le Fils de l'homme, mais voici que je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort."

LE

MISSIONNAIRE des ENFANTS

PAR

LE Rév. P. FURNISS

1 beau vol. in-8°..... Prix : \$1.00

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le R. P. Furniss a mérité à juste titre le nom de *Missionnaire des enfants*. Son œuvre de prédilection fut toujours les missions de l'enfance. Il excella dans ce genre de travail, au point qu'on a pu dire de lui qu'il faisait des enfants tout ce qu'il voulait. Il les enflammait tellement de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, que, par leur moyen, il convertissait les parents et remuait des villes entières.

Or, ce volume est le résumé des Instructions qu'il donnait aux enfants dans ses missions. C'est assez dire quel profit en pourront tirer et les enfants et ceux qui les instruisent, tels que missionnaires, curés, catéchistes, maîtres et maîtresses d'écoles, en un mot tous ceux qui s'occupent de moraliser la jeunesse. On comprendra d'autant mieux l'opportunité de cette publication que nous vivons en un temps où l'impie fait des efforts inouïs pour s'emparer de l'enfance et pour lui inculquer des principes aussi faux que pernicieux.

Le P. Furniss prend l'enfant chrétien à l'âge où il commence à jouir de son intelligence. Il fixe son attention en se mettant à sa portée par un style simple et familier, et en excitant son intérêt par une multitude d'histoires et d'images saisissantes : excellent moyen de l'instruire et de le former à la vie chrétienne et à la piété.

Il lui fait voir d'abord l'importance de l'instruction chrétienne et le soin qu'il doit avoir de mettre à profit les missions, les retraites et toutes les occasions d'entendre la parole de Dieu. C'est le préambule et comme la préparation de tout ce qui va suivre.

Après ce préambule, l'auteur donne à l'enfant la connaissance de Dieu et de ses relations avec les hommes.

Puis il enseigne à l'enfant à se connaître lui-même. Sa fin et ses sublimes destinées ; les obstacles à sa fin et les dangers qu'il court de s'en écarter, le malheur qui l'attend, s'il s'en éloigne, et à la mort, et au jugement de Dieu, et dans l'éternité malheureuse ; enfin les moyens de revenir de ses égarements, de s'unir à Dieu et d'arriver au ciel, c'est-à-dire les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, tels sont les graves enseignements sur lesquels l'amour attire successivement l'attention de l'enfant.

Impossible de lire cet ouvrage sans se sentir élevé dans une atmosphère toute surnaturelle, sans être initié à la vie chrétienne et sans être excité à l'embrasser.